

SOUVENIRS D'ENFANCE

La guerre 1939/45 à Weislingen

Le calme avant la tempête

C'était l'été 1939, j'avais sept ans et je fréquentais l'école du village avec les enfants de mon âge¹. Notre institutrice était Madame Schweickart. A la maison, le soir après 4 heures, nous faisons les devoirs qui nous occupaient un certain temps. Ensuite, on se retrouvait entre copains du quartier pour nous amuser aux jeux de notre époque.

Cela se passait en pleine rue, sans circulation automobile, vu qu'il n'y avait que deux voitures dans le village. C'était très animé et surtout bruyant. En fin de soirée, nos parents, assis sur leurs bancs devant les maisons, assistaient à nos ébats. Comme il n'y avait ni radio, ni télé, c'était pour eux un spectacle en direct ; en plus, ils pouvaient nous contrôler en cas de débordements.

Parfois, selon la saison, on allait faire des incursions dans les vergers des environs pour chaparder les premières cerises, poires ou pommes et peut-être aussi pour faire survivre le dicton "Les fruits dans le jardin du voisin sont toujours meilleurs et plus beaux"². Et puis, c'était aussi très excitant, car plus d'une fois on devait se débiter, poursuivis par les propriétaires.

Au printemps, on allait en groupe chercher du muguet dans la forêt, vers le moulin de Volksberg, et en hiver, c'étaient de grandes parties de luge, dans le parc derrière la maison de Louis Becker.³ C'était une sacrée descente : en bas, il y avait une grande haie, et au milieu de cette haie, juste un petit passage entre deux arbres. Il fallait bien viser pour passer entre. Parfois, on attachait cinq ou six luges l'une derrière l'autre, c'était rigolo, mais pour les derniers, cela balançait dangereusement et un accident arriva un jour : c'était Schnepps Paul qui se fractura la jambe.

Nous étions heureux de vivre, sans penser à la tragédie humaine qui se préparait. Et pourtant, dans les discussions des grandes personnes, on entendait de plus en plus parler de guerre et surtout d'un certain Adolphe Hitler, qui en 1938 avait déjà annexé l'Autriche et les Sudètes et voulait absolument récupérer le territoire de Dantzig.

De la drôle de guerre...

En septembre 1939, il envahit donc la Pologne. La France déclara la guerre à l'Allemagne. Les hommes de notre village rejoignaient leurs garnisons respectives et ceux de la région du Mâconnais débarquaient chez nous. C'était une véritable invasion, chaque place libre était occupée, on en avait une vingtaine chez nous, de la grange jusqu'au grenier. Deux d'entre eux, Roger Ducoté et son copain Genoux, nous aidaient aux travaux des champs, ils mangeaient avec nous, une vraie amitié s'est créée et nous correspondons encore à ce jour avec leurs familles. L'année se termina avec eux.

Début 1940, ils partirent vers un poste plus avancé, *la Soucht*.⁴ Le village sembla vide et on ne les revit plus.

Au début du printemps, mon père et moi étions devant la maison⁵ quand arrivèrent cinq soldats allemands en vélo, fusil sur l'épaule et mitraillette fixée sur le cadre. C'est sans un coup de feu que cette guerre pour nous semblait terminée. En juin, la France capitulait et l'Alsace et la Lorraine devenaient allemandes.

... à la vraie guerre

Les marks remplacèrent les francs, Chrétien s'appela Christian, "Bonjour" devint "Heil Hitler", et à l'école nous allions apprendre la langue de Goethe et de Schiller.

En 1942, cinq élèves de ma classe allaient rejoindre la *Hauptschule*⁶ de Diemeringen : Irma Gerschheimer, Marguerite Elsass, Elisabeth Philippi, André Wendling et moi. Il fallait se lever

¹ Voir photo de classe en annexe

² Refrain de la chanson d'un film populaire allemand de 1935 : "*Die Kirschen in Nachbars Garten, die waren so süß und so rot*"

³ Actuellement au n° 30 Grand'rue

⁴ Il s'agit de Soucht, un village lorrain des environs

⁵ Les parents de Christian Philippi habitaient au n°11 Grand'rue

⁶ Cursus secondaire destiné à recevoir certains élèves de l'école primaire (*Volksschule*) en fonction de leurs résultats

tôt le matin pour prendre le train à Tieffenbach. A midi on avait droit à une assiette de soupe au restaurant Imbert⁷, servie par Trudel. Notre professeur était Fräulein Didion et le directeur, Herr Gomer.



Restaurant Imbert vers 1900

© Collection Jean-Paul Braun

Notre première activité du matin était le *Wehrmachtsbericht*⁸, les nouvelles du front. Entre temps, l'administration allemande s'était installée, chaque personne sans exception devait participer à l'effort national pour la victoire finale, en adhérant à un des groupes au choix : la SS – SA – NSK – HJ – DJ – BDM...⁹, tous sous le contrôle du parti national-socialiste.

Les jeunes hommes de 17-18 ans étaient mobilisés pour le *Arbeitsdienst*¹⁰ et les autres pour l'armée. Des jeunes filles étaient envoyées dans les fermes

allemandes pour remplacer les hommes partis au front. Tout le monde était mis à contribution, même nous à l'école, partagés en groupes, nous devions passer dans les champs de pommes de terre, chacun une boîte à la main, pour ramasser les doryphores, dans le village on devait collecter les peaux de lapins pour protéger contre le froid les soldats sur le front russe, et, en dernier, pelle et pioche sur le dos, on devait creuser des tranchées au bord de la route (à l'emplacement de l'actuelle décharge verte à la sortie du village), cela pour le cas d'une attaque aérienne.

Nos premiers morts

Un jour arriva aussi la triste nouvelle du premier mort au front, Alfred Cron, et j'ai encore en mémoire le choral que lui chantèrent les filles du village à son culte d'adieu :

*"Ich bin durch die Welt gegangen,
Und die Welt ist schön und groß.
Und doch zieht mein Verlangen
Mich weit von der Erde los".¹¹*

Le second mort fut René Herr, et comme à tous les enterrements, les enfants de l'école marchaient devant pour aller au cimetière et l'un d'entre eux portait la croix avec le nom du défunt. Ce jour-là, ce fut aussi une première pour nous, car un officier, avec un peloton de soldats, fusil sur l'épaule, se tenait au bout de la tombe ; sur un ordre bref, les soldats se mirent au garde-à-vous, prirent leur fusil, l'appuyèrent sur l'épaule droite, canon dirigé vers le ciel, et après l'ordre "Feu !", une salve déchira le calme du cimetière. Ensuite, l'officier fit l'éloge funèbre, dont les dernières paroles étaient *"Der Tod ist nicht der Sünde Sold"*.¹²

La nuit, des escadres américaines nous survolaient pour aller pilonner les villes d'outre Rhin. Au clair de lune, on les voyait bien distinctement. Les personnes de ces villes fuyaient vers la campagne. Ainsi arrivaient aussi à Weislingen quelques familles, femmes et enfants, de la région de Mannheim, qui s'intégraient très bien à la vie de notre village.

Et en plus, comme en Allemagne tous les produits alimentaires devenaient une denrée rare, ces pauvres gens, poussés par la faim, arrivaient par train dans nos villages, pour acheter tout ce qu'ils pouvaient emporter, fruits, légumes, lait, beurre, œufs, viande... Pour l'administration, c'était du marché noir, mais la faim ne leur laissait pas le choix.

⁷ Bâtiment situé au n° 1 rue du Vin, à côté du pont enjambant l'Eichel à Diemeringen (carte postale ancienne publiée avec l'aimable autorisation de M. Jean-Paul Braun)

⁸ Emission radio diffusée du 1^{er} septembre 1939 au 9 mai 1945 et relatant les nouvelles militaires des fronts

⁹ Abréviations pour des organisations de l'état nazi : *Schutzstaffel, Sturmabteilung, Nationalsozialistisches Kraftfahrkorps, Hitlerjugend, Bund Deutscher Mädel*

¹⁰ *Reichsarbeitsdienst* : Service du travail obligatoire

¹¹ J'ai parcouru le monde, et la terre est vaste et belle, et mon désir pourtant m'éloigne d'ici-bas (extrait d'un poème de la comtesse Eleonore zu Stolberg-Wernigerode)

¹² "La mort n'est pas le salaire du péché" : allusion sans doute à un passage de la bible qui affirme au contraire "Le salaire du péché, c'est la mort" (Romains 6,23)

La vie s'organise

Nous autres gens de la campagne, nous souffrions moins de cette pénurie. Les produits de la culture et de l'élevage nous permettaient de manger à notre faim. Comme il n'y avait plus rien à acheter dans les magasins, tout était fait maison : le pain, le beurre, le fromage, l'orge torréfiée (remplaçant le café), la choucroute. Du cochon, on avait les saucisses, le lard, le jambon fumé, la viande dans la saumure ; pommes et poires nous donnaient le cidre, cerises et prunes l'eau de vie. Les femmes de cette époque n'avaient pas la vie facile : en plus de leur travail habituel, elles devaient faire celui des hommes, partis à la guerre.

Il fallait aussi calfeutrer chaque trou, chaque fente des fenêtres, les portes, pour que la nuit aucune lueur ne se laisse voir de l'extérieur à cause de ces avions. Les gendarmes passaient pour vérifier l'efficacité de cette obligation.



Un peu partout l'on pouvait voir fleurir des affichettes avec différents slogans : "Räder müssen rollen für den Sieg"¹³, "Feind hört mit" (l'ennemi vous entend : caricaturé par une grande oreille à l'écoute), et pour nous inciter à épargner l'énergie qui commençait à manquer, c'était le "Kohlenklau"¹⁴, représenté par un homme qui se sauvait avec un sac de charbon sur le dos.



Début 1944, des petits bruits se chuchotaient que l'Amérique allait venir libérer la France. Cela se confirmera le 6 juin avec le débarquement en Normandie.

Entre temps, une compagnie allemande avait pris ses quartiers dans notre village et, comme avec les soldats français, les mêmes scènes se reproduisaient : des liens d'amitié, des garçons qui aidaient aux champs..., preuve que même en ces terribles circonstances, il n'y a pas que du mauvais dans l'être humain, il y a aussi de la compassion, de la douceur, de l'amour et d'autres bons sentiments.

Chez nous logeait le lieutenant Geisler. En revenant d'une permission, il m'avait rapporté un magnifique livre de collection, format album, sur la vie d'Adolphe Hitler.

A la place de l'actuel monument aux morts, il y avait une grande baraque, le foyer, et à la sortie du village, vers le cimetière, il y avait deux baraques, une de chaque côté de la rue, où logeaient des soldats. Le foyer servait aussi aux villageois, pour des réunions ou d'autres manifestations.

En mai 1944, mon père est décédé : à quelques mois près, il aurait changé pour la quatrième fois de nationalité¹⁵.

Et la guerre continue...

De jour en jour, des signes bien distincts accentuaient le nouveau danger qui s'approchait. Dans notre ciel, on commençait à voir des chasseurs qui se mitraillaient. Un après-midi, je

¹³ Slogan de la propagande officielle : D'abord vaincre avant de voyager – Les trains doivent rouler pour la victoire

¹⁴ Le voleur de charbon. Résumé du texte de l'affiche : Le voilà ! Son estomac gronde, son sac est vide, il guette vos moindres gaspillages qui privent l'effort militaire de ses besoins. Attrapez-le !

¹⁵ Comme ce fut le sort de nombreux Alsaciens-Mosellans : Français en 1870, Allemands de 1870 à 1918, Français dans l'entre-deux-guerres, Allemands en 1939 et enfin re-Français en 1945 !

gardais nos vaches dans le pré au-dessus de Tieffenbach quand deux chasseurs à basse altitude foncèrent sur moi. Affolé, je me jetai à terre, mais ils me survolèrent et avec un fracas terrifiant, ils allèrent mitrailler un train militaire qui passait dans la vallée. Ouf, j'ai eu bien peur ! D'ailleurs, le pasteur Fricker de Tieffenbach a été arrêté pour intelligence avec l'ennemi : c'était lui qui, selon les dires, signalait aux alliés les passages de ces trains.

Un matin, en arrivant à l'école, notre professeur était absent : pas de cours, et à cette heure pas de train non plus, alors nous sommes rentrés à pied de Diemeringen. En route, Märze (Eby), dentiste qui travaillait à Sarrebruck et qui était sourd, nous rejoignit. Il était dans une excitation extrême car Sarrebruck avait été bombardé durant la nuit. En raison de sa surdité, il fut brutalement réveillé par les fenêtres et les portes qui lui tombaient dessus du fait du souffle des explosions. Il s'est vite habillé avec ce qu'il trouvait et a pris ses jambes à son cou pour sortir de cette ville en feu, et il a marché toute la nuit pour rentrer au village. Il nous expliquait cela à sa façon, d'une voix qui allait du plaintif au strident et qui exprimait pleinement toute l'angoisse et la peur vécues par lui durant cette nuit. Et comme il habitait à la sortie opposée du village, il a mis un certain temps à arriver chez lui, car à toute personne rencontrée il racontait bruyamment sa terrible aventure.

Entre temps, Paris fut libéré et les alliés débarquaient dans le sud de la France. Le Maréchal Rommel dut quitter avec son armée l'Afrique du Nord et son précieux pétrole pour se replier vers l'Italie. En Russie, le Maréchal von Paulus avec ses 40 000 hommes fut fait prisonnier. Les bombardements devenaient de plus en plus intenses, détruisant les villes les unes après les autres.

Un groupe d'officiers, dont le Maréchal Rommel, insistait désespérément pour arrêter cette hécatombe en adressant ce message historique au quartier général de l'armée : "*Macht Frieden, Ihr Idioten*".¹⁶ Mais Hitler restait stoïque pour sa victoire finale en promettant son arme absolue : la bombe atomique. Alors ce groupe essaya de l'éliminer par un attentat qui échoua. Tout le groupe fut exécuté. Quant à Rommel, comme il était considéré comme un héros de la nation, le Führer lui laissa le choix : soit se suicider et avoir les honneurs de la nation, soit être exécuté et c'était le déshonneur pour sa famille. Il choisit la première solution et le maître de la propagande nazi, Goebbels, annonça au pays avec grand regret la mort tragique du Maréchal lors d'une attaque aérienne. On n'apprendra la vérité que beaucoup plus tard.

Et la guerre se poursuivait...

Chez nous, on commençait à entendre au loin le grondement des canons, qui s'accroissait rapidement. Les familles allemandes repartaient chez elles ainsi que nos professeurs, et l'école fut fermée. Les soldats allemands quittaient aussi le village et nous, nous étions là à attendre la suite des événements.

Sous le hangar, derrière la maison, nous avons creusé un grand trou pour préserver d'un vol éventuel divers objets auxquels nous tenions, dont mon livre sur Hitler, car ma mère craignait que les Américains ne le trouvent. Couvert de plancher, un grand tonneau par-dessus, c'était une bonne cachette.

Un matin, un bruit énorme : un char allemand (le premier que je voyais) arriva à toute allure, il ralentit devant nous et un officier sortit sa tête de la tourelle et demanda le chemin vers Bitche. Notre voisin lui indiqua "Tout droit" et il redémarra à toute pompe. Le lendemain soir, un groupe de prisonniers russes, tirant des petites charrettes à bras derrière eux, avec dedans leurs affaires, des pelles et des pioches, s'arrêta au village pour la nuit. Tôt le matin suivant, nous entendîmes appeler à haute voix "Igor, Igor", mais sans résultat. Enfin, après moult et moult appels, le dénommé Igor apparut à moitié endormi et ils reprirent leur chemin ; c'était la dernière image d'une armée en retraite.

On a aussi appris qu'à Volksberg, il y avait eu une attaque aérienne. Juste à ce moment-là, mon oncle et ma tante rendaient visite à une dame malade dans notre village. En rentrant, ils ont trouvé leur maison entièrement détruite par une bombe et quatre voisins tués dans leur cave.

Ils arrivent !

Et la nouvelle tant attendue arriva : "Les Américains sont à Struth !"

¹⁶ Faites la paix, bande d'idiots !

Nous les jeunes, pressés et curieux de les voir, on montait dans le clocher de l'église et on voyait à peine des petits véhicules en mouvement et rien de plus. On s'est dit que, comme il n'y avait plus aucune présence allemande, ils seraient là le lendemain. Mais hélas, on ne connaissait pas la devise de l'armée américaine : "Plutôt détruire un village que de perdre un seul homme".

En attendant, on était installés dans la cave remplie de pommes de terre et de betteraves, on mettait des planches par-dessus et c'étaient nos lits de fortune. De temps en temps, il y avait des tirs de canons : on comptait au départ du tir – un... deux... trois – et s'il n'y avait pas d'explosion, c'était pour le village voisin. Mais hélas, il y a eu aussi des explosions dans notre village, la grange de März a été touchée et a brûlé entièrement. Jeannot Naegely, le fils de l'aveugle, a été tué par un éclat d'obus, chez nous un obus a touché la grange et une des vaches que ma tante Emma avait mise chez nous a été tuée. Durant la journée, il fallait remonter en vitesse pour nourrir les animaux et aussi préparer à manger : c'était la course contre la montre entre deux coups de canon.



Et enfin, un matin, ils étaient là et cela, avec une vraie démonstration de leur supériorité matérielle. C'était inouï, il y en avait partout : des GMC, des jeeps, des canons, des chars. Dans les granges, ils installaient leurs cuisines de campagne et prenaient quartier chez les habitants.

Comme je me débrouillais en anglais, un capitaine me demanda des renseignements sur les maisons vides du voisinage, je lui expliquai que ces personnes étaient parties dans un lieu plus sûr à cause de leurs tirs de canons. Il me dit : "Allons voir !".

Moi devant, lui derrière, revolver au poing, il inspecta minutieusement chaque recoin de la cave jusqu'au grenier, en m'expliquant que, parfois, il y avait des soldats ennemis qui se cachaient pour donner des détails à leur camp sur l'armée adverse, ou pour perpétrer des attentats. J'ai eu chaud, il n'y avait personne. Pour me remercier, j'ai eu droit à mon premier chocolat et chewing-gum américains.

Entre temps, un certain calme était revenu, on pouvait sortir de nos caves et se retrouver entre copains. On visitait les cuisines, on faisait connaissance avec les soldats, surtout avec un certain Pankay.

Dans le restaurant Eby, il y avait aussi une cuisine, et côté jardin, derrière une fenêtre aux vitres cassées, des sacs qui nous intriguaient. On a fait un petit trou dans l'un d'eux et, ô miracle, c'était des raisins secs. En douce, on se remplissait les poches et le sac se dégonfla petit à petit. Ah, que c'était bon !

Et une autre première pour nous : un avion de reconnaissance qui se posa et décolla dans la *Lampertsmatt*¹⁷ et, au terrain de football, ils avaient installé deux immenses canons qui tiraient à intervalles réguliers vers l'Allemagne. Les détonations étaient si fortes que les maisons tremblaient.

Une dernière contre-attaque

Ensuite arriva cette nuit tragique où ce calme précaire fut rompu par une contre-attaque allemande et, en ces quelques heures, nous sommes tous restés figés par l'anxiété et la peur

¹⁷ Lieu-dit de Weislingen

pour nos vies. Combien elle nous semblait longue cette nuit, nous ne pouvions pas dormir car ça tirait de partout. On tressaillait à chaque bruit ou cri inhabituels autour de la maison.

Et le matin arriva, on s'est dit : "Ça y est, c'est fini, on est sauvés", quand un coup de feu éclata dans la descente de la cave. Des soldats nous firent sortir, fusils braqués sur nous, et ils emmenèrent les quatre hommes présents : mon beau-frère Henri Naegely, son père, Tritz Louis notre voisin et Georges Sum, le père d'Anny et de Raymond. Ils nous laissèrent là, bouche bée, sans rien y comprendre.

Nous sommes restés plus de trois mois dans l'ignorance totale quant à leur sort. Et c'est dans une ambiance bien triste que nous avons débuté l'année 1945. Mais il fallait s'occuper des animaux et continuer à vivre.

Cette attaque repoussée, les assaillants ont laissé derrière eux leurs morts et, devant la maison de Georges Greiner¹⁸, une auto-chenille touchée de plein fouet par un tir de char stationné dans la cour de l'école. Et chez nous, derrière dans le parc, il y avait aussi un soldat mort, à genoux, une grenade à la main, comme statufié, et un peu plus loin, sous deux pommiers, une mitrailleuse, des munitions, une toile de tente et divers autres objets laissés dans la hâte du repli.

Comme l'hiver était très rude, mon mort resta là un certain temps, j'allais le voir tous les jours. C'était un homme jeune. Ce fut bien triste quand ce grand camion stationné dans la rue à côté de la centrale électrique¹⁹, avec son treuil et un long câble, le tira vers lui pour l'emmener vers sa dernière demeure. Plus tard, j'ai regretté de ne pas avoir essayé de savoir son nom et son adresse pour le signaler à sa famille après la guerre, mais c'était trop tard.

Au *Paffebrunne*²⁰, le petit pont aussi était détruit. Les Américains ont remblayé ce trou avec une auto-chenille allemande afin de rouvrir la circulation. Les prés voisins servaient de terrain d'exercice aux chars qui, en manœuvrant, tiraient sur des cibles placées au bord du *Spesswald*²¹. Ces prés étaient labourés de profonds sillons qu'il a fallu combler. Je faisais partie de l'équipe de remblayage et c'était laborieux.

Entre temps, les Américains voulaient se replier derrière Sarrebourg car leur avance était trop rapide et le ravitaillement ne suivait pas.

Et quelques jours plus tard – je me rappelle encore bien cette nuit où un bruit incessant m'a réveillé – c'était un vrai défilé de camions qui dura pendant une bonne partie de la nuit. Il s'agissait des troupes du Général Leclerc qui n'était pas d'accord pour ce repli et qui insistait pour libérer Strasbourg et toute l'Alsace, derniers territoires français occupés.



Images de la Libération en Alsace

Il y eut à Weislingen, comme partout, un mouvement d'épuration : c'est sur dénonciation anonyme que certains hommes furent arrêtés et déportés. Un peu plus tard, des façades furent souillées par des croix gammées, à la peinture noire. Ces peintres nocturnes voulurent rééditer leur exploit mais des hommes du village les attendaient avec des fusils de chasse et ils ne durent leur salut qu'à une fuite éperdue à travers champs. Fort heureusement, ces petites rancœurs villageoises s'arrêtèrent là.

¹⁸ Actuellement n°6 rue Principale

¹⁹ Il s'agit du transformateur électrique qui se situe au début de la rue principale

²⁰ Lieu-dit situé à gauche de la route reliant Weislingen à Waldhambach

²¹ Lieu-dit : parcelle de forêt située au nord-est de la commune

Peu à peu la vie reprend son cours

Le calme revenu, nous sommes allés récupérer nos objets cachés, mais une mauvaise surprise nous attendait : le trou était rempli d'eau et tout était moisi et irrécupérable, y compris mon beau livre.

Les soldats quittaient le village en laissant derrière eux un véritable stock d'explosifs et de munitions, éparpillés un peu partout à travers champs, Et nous, nous allions farfouiller là-dedans, jouant au petit soldat, un jeu très dangereux qui aurait pu avoir des conséquences tragiques ! Tapis dans une tranchée, on dégoupillait des grenades et on les lançait plus bas vers la *Wannebach*²², ou bien on retirait les balles des douilles pour récupérer la poudre qu'on mettait dans des jerrycans vides, on allumait et cela partait comme une fusée.

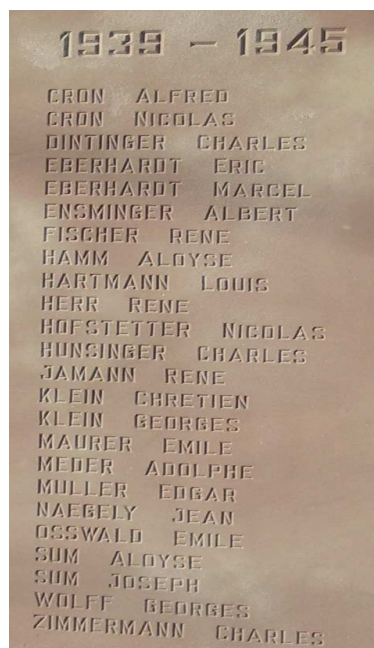
Un jour, à la sortie du village, vers Volksberg, on a trouvé des fumigènes, et bien sûr, on en a allumé un pour voir et on a vu, ou plutôt presque plus rien vu, car il dégageait un brouillard épais. Ce brouillard, poussé par le vent, est allé envahir le village et nous, affolés, nous nous sommes esquivés en douce. Cela nous a un peu calmés pour un bon moment.

Puis l'école a rouvert ses portes et c'est en français que nous avons repris les cours interrompus dans cette langue un peu plus de quatre années plus tôt.

Arriva le dimanche de Pâques, les cloches de notre église appelaient au culte et c'est à cet instant qu'arrivèrent nos quatre disparus. C'était le plus beau lièvre de Pâques²³ de notre vie ! Et on a enfin appris tous les détails de cette tragédie. Les mains sur la tête, ils avaient été emmenés sur le fumier de Georges Klein²⁴ et accusés d'être des francs-tireurs, à cause de la mitrailleuse qui se trouvait derrière chez nous. Dans leur tête, c'était la fin, l'exécution. Et on ne saura jamais pourquoi cela n'a pas eu lieu. Ils furent simplement emmenés à la prison de Sarrebourg et ensuite transférés jusqu'à Marseille, dans le camp Sainte Marthe. C'est là que mon beau-frère a fait la connaissance d'un vieux général, à qui il a expliqué leur incroyable aventure. Celui-ci, par compassion, leur a établi un laissez-passer (mission spéciale) et leur a fourni des bons de ravitaillement pour le long voyage de retour (car les trains, comme tout à cette époque, étaient rares), Pendant ce retour, quand ils présentaient leur laissez-passer, on les regardait avec une certaine suspicion, vu leur âge et l'état de leurs vêtements.

Un groupe d'hommes des villages voisins est venu remblayer toutes les tranchées. Les obus et autres objets dangereux furent ramassés et emmenés.

C'était le printemps et la vie reprenait, ainsi que les travaux dans les champs.



Et enfin, après cinq années de guerre, arriva le 8 mai, jour de l'arrêt des combats, l'armistice. Les cloches sonnaient à toute volée et parmi le peuple en liesse, on entendait s'élever des voix : "Plus jamais ça, plus jamais la guerre".

Mais l'humanité semble sourde à ces propos car depuis, un peu par-ci par-là dans notre monde, cela n'a jamais cessé de guerroyer. Et moi aussi, comme ces générations précédentes, j'ai été rappelé en 1956 pour le conflit franco-algérien.

Quant à l'année 1945, chez nous, comme partout, des familles, sans nouvelles d'un des leurs, attendaient anxieusement le retour. Et, timidement, un par un, ils arrivaient, amaigris, exténués, traumatisés. Il leur a fallu un certain temps pour reprendre forces et goût à la vie. (J'en connais un qui, encore à ce jour, fait des cauchemars à propos de son vécu...).

Mais tous hélas ne sont pas revenus, et leurs noms sont gravés sur notre monument aux morts, pour que jamais ne soit oubliée cette génération sacrifiée en pleine jeunesse.

"La guerre 39/45 à Weislingen"

Récit de Christian PHILIPPI (automne-hiver 2008/2009)

²² Lieu-dit situé au sud-est du village

²³ Cadeau de Pâques (référence à la tradition du lapin qui pond des œufs colorés ou en chocolat, que les enfants vont ramasser au matin de Pâques)

²⁴ Maison en retrait au n° 23 de la Grand'rue (anciennement Epicerie Klein)

Photo de classe
(classes d'âge de 1929 à 1933)



n° 07 Années 29-30-31-32-33 Classe de M. Schweikart Année scolaire 19??/??

4 : Berron Erwin – Wendling André – Hofstetter Charles

3 : Bach Werner – Hofstetter Willy – Bay Willy – Eberhardt Emma – Schneider Alice – Scheuer Gilberte –
Marcel Roger- Schmitt Charles – Stammler Willy

2 : Fauth René – Philippi Chrétien – Schnepf Guillaume – Greiner Guillaume dit Willy – Reutenauer Eugène –
Fauth Chrétien – Schmitt Emile – Zimmermann Adolphe – Scheuer Henri

1 : Ochs Lucie – Philippi Elisabeth – Gerschheimer Irma – Wursteisen Suzanne – Elsass Marguerite –
Schweickart Toni – Klein Erna – Naegely Paulette – Ensminger Yvonne – Ochs Lilie

© Collection Willy Greiner - Tous droits réservés